

L'Europe au X<sup>e</sup> siècle semble avoir tout perdu de ce qui faisait la gloire de Rome et d'Athènes. Elle a perdu l'essentiel de ses connaissances scientifiques, elle a régressé vers une situation de quasi-autarcie. Lorsqu'elle veut acheter des biens étrangers, le commerce des esclaves est bien souvent son seul produit d'exportation ! Cinq cents ans plus tard, tout a changé. Les explorations asiatiques de Vasco de Gama, la « découverte » de l'Amérique ouvrent la voie à une domination planétaire de l'Occident, qui allait durer cinq siècles, et commence tout juste à être remise en question. Que s'est-il passé ? Reprenons le fil de ces transformations inouïes.

Au X<sup>e</sup> siècle, les campagnes vivent encore refermées sur elles-mêmes, dans la hantise des menaces que font planer les Vikings au nord, les pillards musulmans ou hongrois au sud et à l'est, et les brigands venus des campagnes elles-mêmes au centre. La circulation des marchandises et des personnes est réduite à presque rien. Le château fort constitue à lui seul toute la société. Comme le résume Henri Mendras, dans *La Fin des paysans* : « L'Europe carolingienne était tout entière rurale. Point de villes, rien que des campagnes ; rien que des campagnes peuplées de paysans groupés en village autour du domaine du sei-

gneur<sup>1</sup>. » Elle donne aux seigneurs le monopole de la violence, qui leur permet de s'approprier le surplus agricole. Le prélèvement se fait en nature. Les plus riches doivent voyager d'un château à l'autre pour consommer sur place le vin et le gibier qui leur sont dus.

Au sortir du X<sup>e</sup> siècle, et tout au long des trois siècles de renaissance que formeront les XI<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles, l'unité quasi autarcique du Moyen Âge va progressivement se briser. Les menaces vikings se dissipent, les routes redeviennent praticables<sup>2</sup>. Le commerce des marchandises et la circulation des personnes sont à nouveau possibles.

L'augmentation de la productivité agricole est l'un des traits majeurs du renouveau médiéval. Cette période voit une augmentation des terres cultivées et de la population. Les outils se multiplient et deviennent plus efficaces ; les pelles, les bêches et les araires sont maintenant ferrés, les herses apparaissent, le collier de cheval et le moulin à eau se répandent. L'amélioration de la productivité agricole permet de dégager des excédents qui vont nourrir, au sens propre, l'expansion.

La révolution urbaine et commerciale qui a lieu entre le XI<sup>e</sup> et le XIII<sup>e</sup> siècle remet, après une longue éclipse, les villes au centre de l'histoire européenne. Certaines sont nouvelles : Venise, Ferrare et Amalfi. Celles qui ressuscitent le font sur des bases entièrement nouvelles. Les grandes cités antiques étaient davantage des lieux de consommation que des lieux de production. Aucune ne pouvait être définie comme « cité industrielle ». Les villes du Moyen Âge sont au contraire remplies d'artisans, leur vie est rythmée par le son des beffrois, qui ponctuent le temps de travail.

1. Henri Mendras, *La Fin des paysans*, 1967, rééd. Actes Sud, 1984.

2. Voir Douglas North et Robert Thomas, *The Rise of the Western World. A New Economic History*, Cambridge University Press, 1973. Trad. française, *L'Essor du monde occidental*, Paris, Flammarion, 1980.

Le travail s'affranchit progressivement du cadre où l'Antiquité l'a confiné. Il cesse d'être le travail-pénitence de la Bible et du haut Moyen Âge. Progressivement, il devient « un moyen de salut ». Comme le dit le médiéviste Jacques Le Goff, dès la première moitié du XIV<sup>e</sup> siècle, « perdre son temps devient un péché grave, un scandale spirituel<sup>1</sup> ». Cette mutation du travail n'est certes pas générale. Ce n'est pas le travail tout court qui est apprécié, mais seulement le travail qui s'apparente à une œuvre. « La scission se fait à partir du XIII<sup>e</sup> siècle entre un travail manuel plus méprisé que jamais et le travail "intellectuel", celui du marchand comme celui de l'universitaire. » L'homme des temps nouveaux est l'humaniste, et d'abord l'humaniste italien de la première génération autour de 1400, marchand lui-même, qui transpose dans la vie l'organisation de ses affaires, se règle sur un emploi du temps. Cette rupture bouleverse le rythme qui était celui de l'économie agraire, rythme « exempt de hâte, sans souci d'exactitude, sans inquiétude de productivité – et d'une société à son image, sobre et pudique, sans grands appétits, peu exigeante, peu capable d'effort quantitatif ».

### *L'essor du monde moderne*

Le nombre d'inventions produites ou importées entre le XII<sup>e</sup> et le XVIII<sup>e</sup> siècle est tout simplement stupéfiant, de l'architecture gothique aux horloges à pendule, en passant par le papier, l'imprimerie, les lunettes, les instruments de musique, les textiles de qualité... Si elles eurent peu

---

1. Jacques Le Goff, *Un autre Moyen Âge*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 1999.

#### 43

d'impact sur la croissance économique d'ensemble, c'est parce qu'elles sont longtemps restées des biens de luxe, réservés à un petit nombre d'utilisateurs. L'imprimerie n'a d'effet, initialement, que pour les populations qui savent lire, lesquelles sont rares d'abord parce qu'il est difficile d'avoir accès à un livre avant Gutenberg !

Pour mesurer la portée générale de ces innovations, Gregory Clark a reconstitué une croissance fictive, fondée sur des schémas de consommation « moderne ». En pondérant les secteurs par la part qu'ils prendront dans les dépenses du XIX<sup>e</sup> siècle, au lieu d'employer les pondérations du XIII<sup>e</sup> siècle, il conclut à une croissance beaucoup plus forte que celle qui a été observée. Selon cette méthode, c'est une multiplication par trois du revenu par tête qui aurait été enregistrée entre la période médiévale et 1880<sup>1</sup>. La productivité de la seule industrie des livres a ainsi augmenté de 1 % l'an entre le XVI<sup>e</sup> et le XVIII<sup>e</sup> siècle, faisant passer l'offre de 120 manuscrits par an à 20 millions de livres imprimés en 1790<sup>1</sup>. L'écart entre la croissance des secteurs modernes, réservés à une élite, et la croissance d'ensemble montre au passage que les grandes innovations de cette période n'ont pas été principalement guidées par la recherche du profit, mais par la curiosité des inventeurs, par leur appétit de connaissances...

L'histoire de la pensée philosophique et scientifique du XV<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup> siècle est ponctuée par quelques dates qui montrent la foudroyante avancée de l'Europe. En 1543, Copernic publie *De revolutionibus orbium coelestium*, en 1644, ce sont les *Principia philosophiae* de Descartes, et en 1687, surgissent les *Principia mathematica* de Newton. La science institue une

---

1. Ronald Findlay et Kevin O'Rourke, *Power and Plenty. Trade, War and the World Economy*, Princeton University Press, 2007.

unité nouvelle entre la recherche fondamentale et la technologie. Les Grecs maîtrisaient l'astronomie de Ptolémée, mais n'ont jamais imaginé l'utiliser à des fins utiles, pour la navigation par exemple. Ils pensaient qu'on pouvait comprendre le mouvement des étoiles, mais non la trajectoire d'une pierre<sup>1</sup>. « À la pensée [des Grecs et des Romains] échappait la possibilité de reconnaître le monde sensible comme territoire de la raison, de le dominer et de le contrôler au moyen de la vérification expérimentale. Cet esprit nouveau, celui de Bacon et de Descartes, remonte à la fin du Moyen Âge, au début de la Renaissance, mais guère au-delà<sup>2</sup>. »

Comme le résume Alexandre Koyré dans son livre *Du monde clos à l'univers infini*<sup>3</sup>, la science nouvelle se caractérise par « la poursuite constante et consistante de la mathématisation de la nature, et sa non moins constante et non moins consistante valorisation de l'expérience et de l'expérimentation ». C'est cette conjonction étonnante du raisonnement pur et de l'expérimentation qui est, comme dira Einstein, le miracle improbable de la science de Newton et Galilée.

D'un point de vue contemporain, la révolution scientifique est un bienfait incomparable. Pour ceux qui en furent les témoins, elle sera vécue comme une rupture à la fois merveilleuse et douloureuse. Comme le dira aussi Alexandre Koyré, le basculement de la conception de l'univers comme un espace mathématique, à la fois infini et vide, fait parcourir « à l'esprit humain, tout au moins l'esprit européen, une révolution spirituelle très profonde, qui modifia

1. Roger-Pol Droit, *L'Occident expliqué à tout le monde*, Paris, Le Seuil, 2008.

2. Aldo Schiavone, *op. cit.*

3. Alexandre Koyré, *Du monde clos à l'univers infini*, Paris, PUF, 1962, rééd. Gallimard, coll. « Tel », 1988.

les fondements et les cadres mêmes de notre pensée. Les uns parleront de crise de la conscience européenne. Les autres de la sécularisation de la conscience, la substitution au souci de l'autre monde de l'intérêt porté à celui-ci... Les historiens de la philosophie mettront l'accent sur la découverte par l'homme de sa subjectivité essentielle. Les historiens de la littérature décriront le désespoir et la confusion que la philosophie nouvelle apportait dans un monde où toute cohérence avait disparu, et dans lequel les Cieux ne clamaient plus la gloire de l'Éternel ». Quelle que soit la douleur de cet accouchement, l'homme moderne, dans ses doutes et ses attentes, vient ici au monde.

DANIEL COHEN

# LA PROSPÉRITÉ DU VICE

Une introduction (inquiète) à l'économie

ALBIN MICHEL

TEXTES ET REFERENCES n° 3  
D. Cohen " Le miracle européen "

Daniel Cohen est professeur à l'École normale supérieure, vice-président de l'École d'économie de Paris et éditorialiste associé au journal Le Monde. Il a publié de nombreux ouvrages dont le dernier, *Trois leçons sur la société post-industrielle* (Le Seuil), a été un best-seller.

Ouvrage paru en 2009.

blog d'histoire et géographie:  
ozennegeopolitique1.blogspot.com